

le film

Hebdomadaire illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)



Mlle GENEVIÈVE FELIX

du Théâtre des Variétés

dans L'ŒIL DE SAINT-YVES, de M. G. Champavert

.....

PATHÉ

PRISMOS

PERRET PRODUCTIONS
PARIS — NEW-YORK



DOLORÈS CASSINELLI

La grande étoile américaine
que Léonce Perret présentera
prochainement en France.

TRÈS PROCHAINEMENT

chez

PATHÉ

M. HENRY KRAUSS

dans

LE FILS DE M. LEDOUX

D'après une nouvelle de M. PIERRE WOLFF
Adaptation et mise en scène de M. HENRY KRAUSS

PATHÉ

S. C. A. G. L.

PATHÉ

S. C. A. G. L.

CHIGNOLE

D'après le célèbre roman de M. MARCEL NADAUD
Mise en scène de M. PLAISSETTY

URBAN, RAULIN, BRUNELLE. Mlle KITTY-HOTT, ROSINE MAUREL, NUMÈS,

ET

Présenté le 18 Février

UN FILM SENSATIONNEL

MADAME ET SON FILLEUL

D'après la célèbre Comédie de
MM. MAURICE HENNEQUIN, P. VEBER et H. DE GORSSE
Mise en scène de M. MONCA

avec

PRINCE-RIGADIN

PROCHAINEMENT :

MARISE DAUVRAY

R. JOUBÉ

SÉVERIN-MARS

DESJARDINS

DANS

J'ACCUSE

d'Abel GANCE

OPÉRATEURS :

MM. BUREL

BUJARD

et FORSTER

PATHÉ FRÈRES

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS

1457, Broadway
NEW-YORK

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Pour sauver le Film Français

Ce qu'il faut connaître de l'Amérique pour y faire pénétrer nos films

Pour en revenir au scénario, lorsqu'il est établi, la direction choisit le directeur et le « star ». Ceux-ci ont presque toujours, selon leur contrat, le droit d'accepter le film.

C'est le « star », l'étoile, qui est la grande préoccupation des compagnies américaines, pour des raisons commerciales très simples; le résultat au point de vue artistique n'est pas bon; on ne va pas voir un film en Amérique, on va voir un artiste; on ne fait pas un scénario pour conter une histoire ou décrire un caractère, un sentiment, mais pour mettre en valeur les qualités, ou, hélas, les défauts d'un artiste ou, plus rarement, lorsqu'il est lui-même connu, d'un metteur en scène. C'est la fabrication des scénarios sur mesure.

Supposons donc notre scénario accepté par les intéressés; il est envoyé par le directeur de la production au studio-manager responsable de sa réalisation. Le studio-manager est le manufacturier de la production; il a sous ses ordres tout le personnel

du théâtre et du filmage. Du scénario reçu, il fait tirer par un bureau spécial la continuity, qui est ce que nous appelons le découpage. Cette continuity est alors remise au directeur qui répartit le travail entre ses assistants.

L'un appelé « art-director », se soucie spécialement des meubles, des accessoires et des décors qu'il choisit, fait repeindre, remonter ou construire; les autres assistants administrent les acteurs (choisis par le directeur et engagés par le studio-manager), organisent les voyages, les emplois du temps, préparent les trucs, montent la mise en scène que le directeur vérifie au moment de tourner, et parfois débrouillent même les premières répétitions.

Les opérateurs, dont beaucoup sont français, connaissent leur métier et travaillent en général vite et bien; les appareils sont en grande partie des modèles français; les nouveaux modèles américains sont très pratiques, mais nos constructeurs peuvent aisément en établir de nouveaux en les perfectionnant

encore. Quant à la qualité de la photographie, elle continue à dépendre beaucoup plus de la qualité de l'opérateur que de celle de l'appareil; tous les opérateurs que j'ai vus en Amérique cherchent à participer

en un mot; sans empiéter sur les domaines qui ne lui appartiennent pas, le « cameraman » est un collaborateur et non un manoeuvre; il est très bien payé, mais leurs collègues français doivent se souvenir

LOS ANGELES



Ateliers de construction des décors et des accessoires de la Paramount

à des recherches intéressantes et non à se targuer de leur routine pour se refuser à tout travail inédit. Ils coopèrent sérieusement à la disposition des lumières, procèdent à des essais, suggère des arrangements,

qu'il a fait ses preuves avant de toucher les salaires qu'il touche.

A ce sujet, on ne doit pas oublier lorsqu'on aligne les chiffres américains, et qu'on s'extasie sur les

TRIANGLE CULNER CITY (Californie)



Atelier de construction à la Goldwyn.

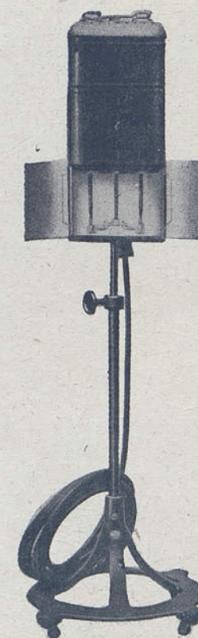
salaires, que l'argent n'a pas la même valeur en Amérique, et que, s'il y a tout de même une exagération à comparer le dollar au franc, il n'en reste pas moins que la différence ne fait que s'accroître pour tout ce qui est luxe ou plaisir. Quand on parle des salaires américains, on cite tout de suite les chiffres énormes qu'obtiennent quelques vedettes fameuses, salaires qui sont publiés pour les besoins de la publicité qui sont probablement moins élevés en réalité, et frappés en outre d'impôts très élevés qui en diminuent le montant réel. Le salaire moyen d'un opérateur est de cinquante à deux cents dollars par semaine; celui d'un artiste va de quatre dollars par jour pour un figurant, à cent et mille par semaine

Les studios sont en général assez vastes. Fréquemment, ils ne laissent pas pénétrer la lumière du jour. Il y en a au contraire en Californie qui sont établis en plein air. Bien entendu, ils sont munis de chariots, d'estrades et de tours pour installer et dépla-



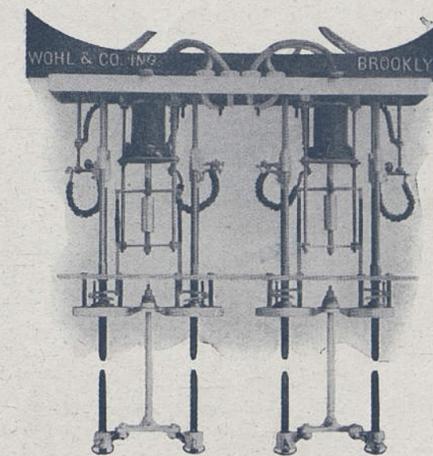
Cône diffuseur

cer l'appareil de toutes les façons. Les décors sont établis en bois ou en « copper-board », espèce de carton rigide, très pratique, qui a l'apparence du bois. Ils sont fixés au sol par des tendeurs qui permettent de les monter rapidement. Les feuilles sont jointes



Modèle de lampe portable
(la lampe pèse 8 kilos sans le pied et marche sur le courant de la ville, 110 volts)

pour une star; enfin, un directeur touche de cent à trois cents et parfois jusqu'à mille dollars par semaine, mais pour cette somme tous fournissent leur temps et leur nom tout entier; j'ai vu sur un studio, trois troupes tournant en même temps le dimanche; j'ai vu tourner jusqu'à deux heures du matin, et les acteurs étaient le lendemain matin à neuf heures prêts au travail avec tout le personnel; en moyenne, le travail se fait sans interruption de neuf heures du matin à cinq ou six heures du soir, le lunch étant en Amérique un repas insignifiant, un sandwich et du café au lait entre deux scènes.



Lampes pour cinéma
(110 ou 220 volts selon qu'on les utilise ou non en séries)

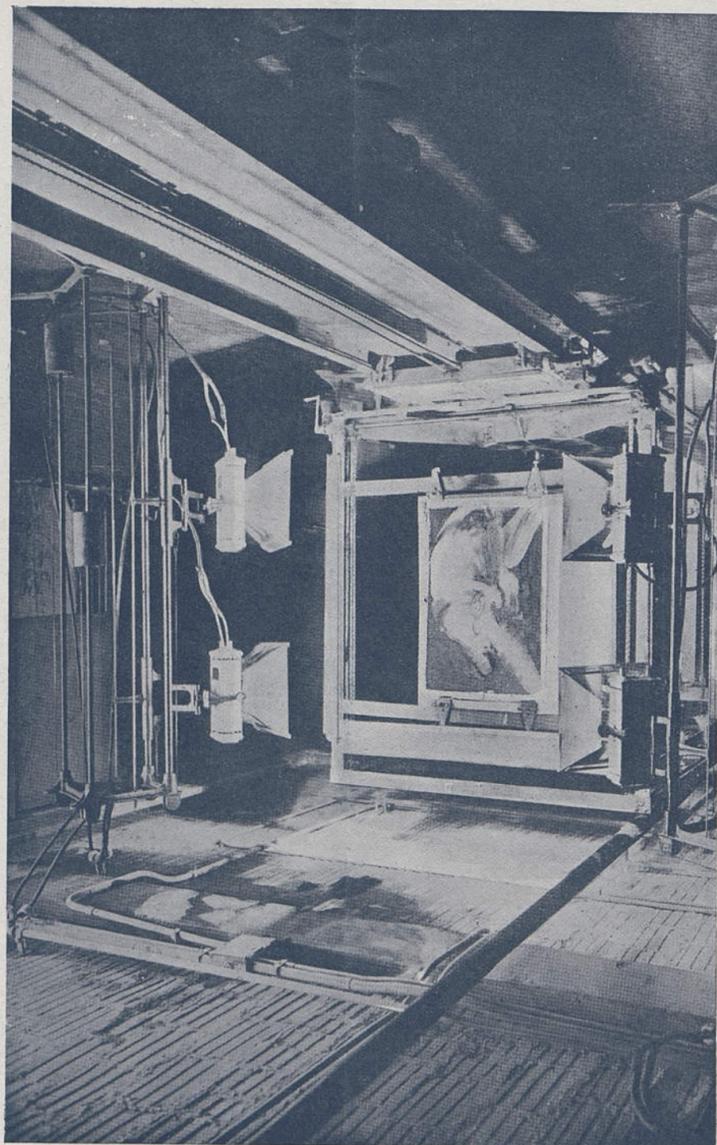
entre elles par de petits appareils rapides et pratiques.

Les appareils à lumière sont excessivement nombreux. Les appareils à tubes de mercure système

Westinghouse sont plus petits et plus maniables que les nôtres. On y renonce de plus en plus pour se servir exclusivement des lampes à arc.

Une grande quantité est attachée au plafond par

par des vitres interposées, construites en fil de verre. Celles qui sont suspendues aux glissières sont munies de dômes en forme d'abat-jour qui répandent la lumière en supprimant les ombres. Ces dômes sont



NEW-YORK. — UN ATELIER DE PHOTOGRAPHIE

On voit les lampes en fonctionnement et les glissières qui permettent une mise au point parfaite. Cet atelier n'a pas du tout de lumière naturelle.

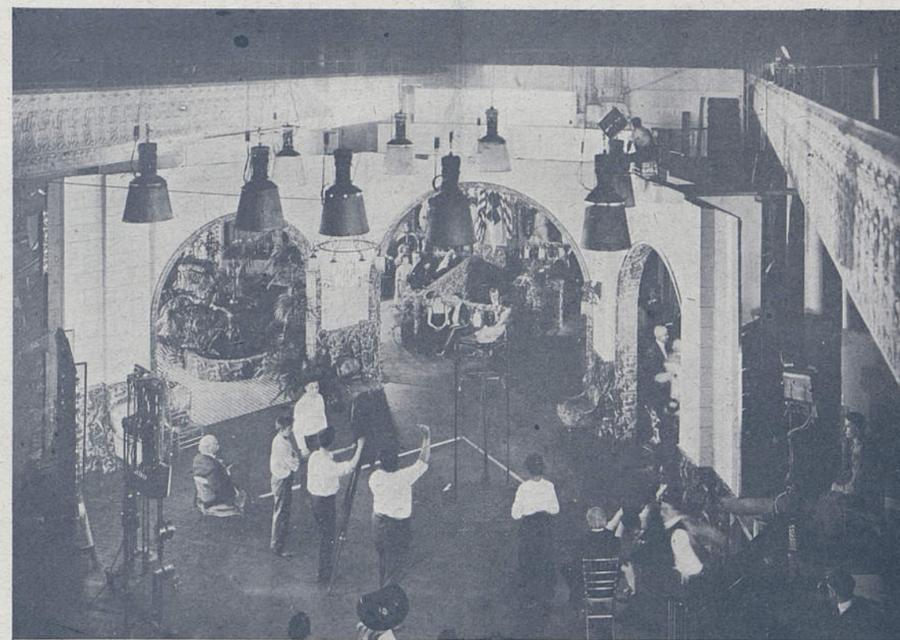
des glissières, ce qui permet de donner des lumières réparties. La même disposition est observée pour les lampes à arc montées sur des pieds munis de contrepoids et dont la lumière est en outre diluée

plus ou moins larges, de façon à donner une lumière plus ou moins centrée et à pouvoir figurer un lustre ou une simple lampe, ou même simplement pour auréoler les cheveux par une lumière verticale.

Dans ce dernier but, on emploie surtout des sparkletts qui sont construits comme les projecteurs de music-hall, et donnent de côté et de haut un rayon dirigé avec une grande précision. La grande remarque qu'il faut faire à ce sujet, est que les effets de lumière sont cherchés et obtenus en Amérique par l'addition de sources puissantes de lumière, et non comme en France, par la suppression des autres. En Amérique on fait des effets de lumière; en France, on fait des effets d'obscurité.

rent très naturellement la richesse du personnage à la taille des pièces qu'il habite. Ne pas oublier ce détail lorsqu'on veut montrer un intérieur somptueux.

En Californie, on compte de nombreux décors de villages et de rues installées en plein air et qui ne comportent que des façades. C'est ce qui permet de tourner des effets de nuit dans la rue avec des fenêtres éclairées, et toutes ces scènes de mises à sac et de cavalcades qui seraient difficilement supportées par



NEW-YORK

Vue prise pendant la mise en scène du dernier film du metteur en scène français Léonce Perret que l'on voit, près de l'appareil, le bras levé. Remarquer à droite et en haut les sparkletts.

Tous ces appareils sont munis de dispositifs perfectionnés qui suppriment toute trépidation à l'allumage et à l'extinction. Sitôt qu'un metteur en scène a envie d'un nouvel effet, on lui construit ou on lui perfectionne un appareil destiné à le produire. Les fabricants de lampes sont toujours disposés à s'enquérir de leurs intentions, à procéder à des essais. Là, c'est la concurrence qui produit cette émulation des fournisseurs.

Bien entendu, les décors sont surmoulés, les panneaux tendus d'étoffes et, le plus souvent, comme je l'ai autrefois préconisé en France, de simple papier comme dans les appartements. Bien entendu, le linge des artistes et de la mise en scène est passé au thé.

Les Américains aiment le grand décor, et mesu-

les villageois les plus accommodants. Le studio de l'Universal City qui est loué constamment comporte neuf cents hectares de terrains avec tous les paysages naturels ou reconstitués, des façades d'église, de monuments, tous les styles, toutes les époques. La Californie offre du reste une grande variété d'aspects, depuis la ville moderne de Los Angeles jusqu'aux contrées les plus sauvages et les plus grandioses qui l'entourent, à moins d'une journée de voyage.

Sans pouvoir ni vouloir aller jusque-là, nos compagnies pourraient et devraient s'entendre pour établir en communauté certains grands décors en plein air dans le Midi, qui laisseraient plus de liberté et permettraient d'heureux effets de mise en scène.

(A suivre) HENRI DIAMANT-BERGER.

BRINS DE FILMS

Voyages

M. Marcel Vandal est parti par la *Touraine* pour New-York, accompagné de M. J. de Barroncelli, qui fera une tournée d'études dans les studios new-yorkais. On annonce en même temps le retour prochain de M. Monat, un nouveau voyage de M. Henri Diamant-Berger pour le mois de mars, et le départ de M. Charles Pathé en avril.

* *

On change

Le bruit court que, *Travail* terminé, M. Pouctal serait engagé par l'Eclipse pour faire de grands films. M. Hervil a quitté l'Eclipse.

* *

Nouvelle Compagnie

M. Louis Mercanton aurait constitué une grosse Compagnie qui se consacrerait à la fabrication exclusive de grands films. Le premier serait incessamment commencé.

* *

Installation

La Société Ch. Delac, Vandal et Cie vient de s'installer dans ses nouveaux bureaux, 11, boulevard des Italiens, où se tiendra désormais la direction générale, la direction de la prise de vues restant rue Chauveau, à Neuilly, et la location gardant son titre si bien connu d'Agence Générale Cinématographique, 16, rue Grange-Balelière.

* *

Avis

La S. A. M. Films de Paris, 10, rue Saint-Lazare, a l'honneur d'informer MM. les Cinématographistes, qu'elle n'a rien de commun avec la S. A. M. Films de Bruxelles, 2, place Brouekère.

* *

Fédération

Nous permettra-t-on une petite indiscretion qui ne peut nuire ni à l'œuvre entreprise, ni à ceux qui s'y sont voués. Certains délégués de divers groupements firent remarquer que le mot fédération convenait mal à une réunion qui n'affiche pour but que l'étude des moyens propres à sauver le film français. On chercha autre chose : quelqu'un proposa le titre de Contérence, ce à quoi un mauvais plaisant reprit : Conférence de la Paix Cinématographique. Hélas ! ce beau titre ne fut pas adopté. Il était pourtant d'autant plus de circonstance, que les promoteurs ont, paraît-il, dix-huit remèdes à proposer, juste autant que le Président Wilson qui, on s'en souvient, ajouta plus récemment quatre propositions à ses fameux quatorze points.

Nos Films en Allemagne

La Chambre Syndicale vient d'obtenir l'autorisation de louer les films français aux directeurs de cinémas allemands de la région occupée par nos troupes. C'est du reste sur le désir exprimé par le Grand Etat-Major des troupes d'occupation que cette démarche fut faite. Il ne faut pas oublier, en effet, que les négociations les plus innocentes sont encore interdites par la loi avec l'Allemagne. Mais du moment que l'on laissait le soldat faire acte de commerce avec l'ennemi en payant sa place au cinéma, autant valait élargir encore ce commerce, en laissant le film français remplacer le film allemand dans cette région.

* *

Un « Tristan » authentique

On sait que la Ligue Française du Cinématographe avait pour président Edmond Rostand, qu'elle n'a pas encore voulu remplacer. Sait-on qu'avant d'être offerte au grand poète, la présidence de la Ligue avait été offerte à notre excellent ami Tristan Bernard, dont on sait la clairvoyante affection pour les choses et les gens du cinéma. Notre humoriste barbu se récusa de la plus spirituelle façon en déclarant : « Ah ! non ! ne faites pas ça ! votre Ligue aurait l'air d'une blague ! » Et c'est lui qui décida Rostand à prendre la direction de cette Ligue dont nous continuons à espérer beaucoup...

Et vous savez, il est vrai, celui-là !

* *

Des bruits

Le bruit court que M. S... se serait rendu acquéreur rien que pour la France, et moyennant la modeste somme de six cent mille francs, d'un grand film français et pourtant oriental.

La Maison Pathé aurait acheté *La Fille des Dieux*, tournée par la Maison Fox, avec Annette Kellerman.

Quel est le loueur qui vient de se rendre propriétaire d'*Intolérance* et de *La Naissance d'une Nation*, dont le prix atteindrait le demi-million pour la France.

Enfin l'Agence Générale Cinématographique viendrait de s'assurer par contrat, les films de quelques illustres acteurs américains... cherchez les plus connus.

MM. Laurent et Chuchetet ont quitté la Ciné-Location-Eclipse pour raisons de santé.

La Phocéa-Films songerait à organiser sa propre location, avec une combinaison américaine.

PARAMOUNT PICTURES
EXCLUSIVITÉ GAUMONT

La Sirène

Comédie dramatique en 4 parties

avec

Lina CAVALIÉRI

- - Édition du 21 mars - -

Longueur : 1 380 m. environ

- - 2 affiches et photos - -

COMPTOIR CINÉ-LOCATION

GAUMONT

et ses Agences régionales

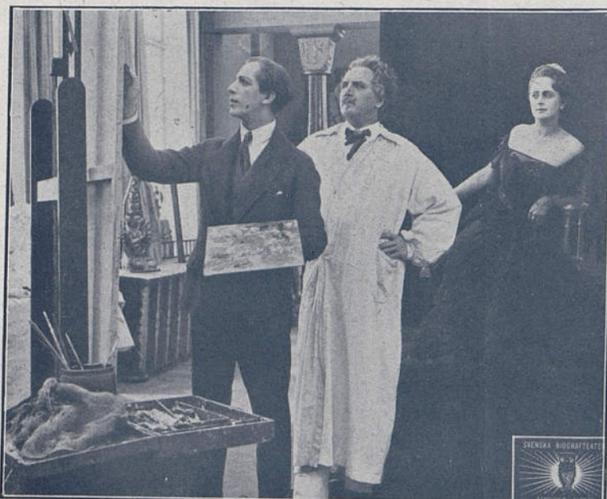




Les Succès actuels de
L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE



L'AUTO ROUGE
 Comédie Dramatique (FRANKLYN FARNUM)



LES AILES
 (LES ARTISTES SUÉDOIS)



CHARLOT

ne s'en fait pas

Eclat de rire en 2 parties

(CHARLIE CHAPLIN)



CŒUR DE MÉTIS
 Grand Drame Américain (MITCHELL LEWIS)

HORS LA LOI

Grand Drame en 5 Parties

(Miss Ruth CLIFFORD et Munroe SALISBURY)

**LE GÉANT
 DE LA FORÊT**

Comédie Dramatique en 4 Parties
 (Miss Myrtle GONZALEZ)

**LES FIANÇAILLES
 DE MINUIT**

Comédie Dramatique en 4 Parties

**LA MASCOTTE
 DES POILUS**

D'après le Roman d'Arnould GALOPIN
 Josette ANDRIOT & Arthème SERVAÈS

**L'ENVERS
 DE LA FÊTE**

Comédie Dramatique en 4 Parties



MAUD
 Grand Drame
 (Miss FRANCELIA BILLINGTON et RUPERT JULIAN)

En attendant l'Écran



Lucien MURATORE

Le grand artiste français s'est dévoué, depuis trois ans, à une intense propagande en Amérique. Notre photo le représente chantant la *Marseillaise* au Metropolitan Opera, sous le costume de Rouget de Lisle.

La Vie d'une Femme, par Saint-Georges de Bouhéliér.

L'Odéon a représenté *La Vie d'une Femme*, de Saint-Georges de Bouhéliér. C'était une pièce de bataille, puisqu'elle témoignait d'un effort nouveau. Elle a déconcerté beaucoup de critiques. Elle a remporté auprès du public choisi de la générale un franc succès. Elle touchera davantage la foule, parce que la foule est plus facile à émouvoir par le déroulement d'une triste vie d'amour racontée avec pitié et indulgence.

En douze tableaux pittoresques et symboliques, M. Saint-Georges de Bouhéliér a retracé l'aventure d'une humble petite fille de la forêt que son cœur égare à travers le vaste monde et que le malheur ramène mourante vers le hameau natal.

Marie a seize ans. Elle est jolie. Elle aime sincèrement un jeune homme riche, qui entre deux randonnées en auto lui fait la cour pour se distraire. Jalosée par sa sœur Frédérique, injustement maltraitée par sa mère, Marie, dans une heure de désespoir, s'enfuit de la maison où ne l'a retenue jusqu'à présent que l'amour craintif de son vieux grand père. Elle se laisse enlever par Gilbert qui abuse d'elle dans la forêt et qui l'abandonne. Il y a une très belle scène de séduction à la fois réaliste et poétique, sous une tonnelle fleurie, au cœur de la forêt nocturne. Meurtrie, écourée, repentante, Marie veut rentrer au foyer. Elle frappe timidement à la fenêtre. Mais Frédérique la repousse: « Va à la ville! » lui crie-t-elle haineusement. Et la fenêtre se referme...

A la ville, Marie côtoie le vice sans y tomber. Elle s'est placée comme domestique chez un tenancier de boui-boui qui ne se montre paternel envers elle que pour mieux l'étreindre soudain et lui offrir un marché qu'elle refuse. Elle partira. Mais au moment de reprendre sa course errante à travers la vie, elle découvre qu'elle aime pourtant le pauvre diable de violon-solo, Fernandez, dont elle avait jusqu'ici repoussé les avances. Fernandez aussi est congédié. Leurs deux misères s'unissent et « la petite fille de rien du tout » part à l'aventure du bonheur avec le violoniste romantique et tuberculeux... part engloutir son cœur meurtri de chagrin amassé dans une vie entièrement nouvelle, en un monde nouveau. Voici les deux amants sur le pont d'un paquebot qui fait route vers Sidney. Mais déjà Fernandez se détache de l'humble petite Marie, attiré par le flirt de Cornélia, une riche Américaine quelque peu nietzschéenne que charme sa musique. Marie souhaite et cherche la mort. Tempête. Le paquebot atteint d'une voie d'eau va faire naufrage. De Cornélia ou de Marie, qui Fernandez sauvera-t-il? Il choisit sa triste compagne qui n'a plus que lui au monde, il l'entraîne sur le pont où s'agit ignominieusement la foule affolée des passagers de première classe, à l'assaut des canots, tandis que montent dans la nuit les cantiques des pauvres émigrants résignés à la mort. Et le paquebot sombre...

Fernandez est mort. Marie, phthisique, revient au hameau natal, perdu sous la neige. A la suite de quelles aventures?

Elle a envoyé en messagère la petite fille qu'elle a eue de Fernandez.

Sa sœur Frédérique se repent de sa conduite passée. On accueillera la fugitive... Mais sous la tonnelle d'autrefois où elle s'est réfugiée en attendant la réponse de sa famille, Marie est rejointe par son ancien amant, Gilbert, et Gilbert se repent lui aussi de sa muflerie d'antan. Remords tardif qui ne répare pas la faute commise par laquelle fut dévoyée toute la vie de l'abandonnée. Marie meurt, entourée de Gilbert et de son grand-père qui pleurent, tandis que sa petite fille, la voix en larmes, dans le mystère bienheureux de son agonie, lui pose des questions par delà la mort, aux sons lointains d'un doux harmonium angélique...

Cette œuvre originale reste dans l'esprit comme un souvenir de légende. C'est une histoire, une triste histoire, une histoire vraie. Il s'y mêle un réalisme humain et un mysticisme candide. Les errements de Marie évoquent le passage d'une âme blanche à travers les cercles dantesques de la vie. L'héroïne de M. de Bouhéliér reste candide et naïve, au sens pur du mot. Les fautes de sa chair n'entachent pas sa pureté morale. Elle est pleine de pardon pour ceux dont elle souffre, car les hommes, dit-elle, sont tellement malheureux qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

Tous ces tableaux défilent devant nos yeux dans une succession cinématographique, malheureusement retardée par la lenteur des plantations de décor. Ils sont dessinés, résumés, schématiques, faits d'une forte ligne au dessin net et sobre, ornés de réminiscences, de retours de motifs placés là exprès pour rappeler que toutes les phases de la vie ne sont jamais que le recommencement de la première histoire.

La Vie d'une Femme contient les éléments d'un bon scénario cinématographique qui nous permettrait de voir encore plus que ne le permettent les moyens primitifs de la machinerie théâtrale, et compléterait ainsi l'histoire attendrissante de la petite Marie. De la forêt, dont nous ne voyons que quelques arbres en bois plat découpé, nous verrions les vertes profondeurs — du café-chantant, dont nous ne voyons que la porte, nous verrions la salle et son public, la scène et ses chanteuses — du paquebot ridiculement figuré sur les planches, que ne verrions-nous pas? Quel tableau pathétique, quoique connu, pourrait-on tirer du naufrage?...

Pour masquer l'insuffisance de la mise en scène, l'Odéon en est réduit à jouer dans l'obscurité. Evidemment... c'est un moyen... Mais quel pauvre moyen! Et quel aveu! La longueur des changements de décor nuit à l'impression de la pièce. La chute du rideau détruit l'atmosphère créée et interrompt le courant émotif de la salle à la scène.

Ce qui conviendrait le mieux pour ces sortes de pièces, ce serait le décor cinématographique, le décor obtenu à l'aide de projections. Quand le verrons nous? Il serait pourtant temps, comme dit la chanson.

La troupe de l'Odéon a très bien défendu cette œuvre nouvelle. Mlle Falconetti a incarné fort sensiblement l'humble héroïne aventureuse, broyée par la Destinée. Elle a su

mourir, maternelle, douce et blanche, presque purifiée. Elle a marqué le rôle de son empreinte personnelle. Mlle Guéreau fut une troublante Américaine, plus intellectuelle que sensible. Inutile de louer le naturel réaliste de Mmes Grumbach et Kerwich, et de Mme Denise Hébert.

M. Grétilat, dans le rôle du patron de beuglant a remporté un triomphe mérité. En un quart d'heure, M. Grétilat a réussi le tour de force de camper un homme et de le faire vivre. Quant à M. Yonnel qui jouait le violon-solo du beuglant, le rôle le plus ingrat parce que le moins caractéristique, c'est-à-dire, le rôle d'amoureux (de même que M. Deboucourt dans Gilbert), il a fait preuve d'une grande expérience scénique et de fortes qualités dépassant le cadre restreint de son rôle. M. Yonnel a besoin de large autour de soi.

Pierre BERCH.

Lettre de Londres

Le cinéma est le plus jeune des arts et il a souffert du manque de respect qui est toujours la part du plus jeune d'une famille. Les sœurs et frères aînés, le théâtre, la peinture, la musique et la littérature reçurent le nouveau membre de la famille comme un sale accident, surprenant, regrettable et toléré avec peine. Néanmoins, comme M. Nigli nous le fait remarquer, son influence sur les anciens membres de la famille se fit lentement, mais sûrement sentir.

Son avis est que l'échec à l'écran de beaucoup de grands acteurs de théâtre est simplement dû à ce qu'ils ne vivent pas assez pour le film. Jouer un film n'est plus une pantomime comme beaucoup de personnes semblent imaginer. C'est le jeu porté à un tel degré de perfection que le son de la voix ou un cri puisse être vu.

Dans un drame parlé, l'artiste peut empoigner le spectateur par sa propre émotion, tandis que l'acteur de films ne peut jamais espérer pouvoir s'inspirer de l'éclat de la lumière du studio ou des lentilles de l'appareil.

Un effet du cinéma sur la scène sera probablement l'abandon des attitudes conventionnelles et le développement des mouvements gracieux et naturels.

En littérature, le résultat sera qu'un écrivain ne pourra plus déguiser une mauvaise histoire avec des mots. Le cinéma amène le public à « désirer voir » ce qu'on lui explique. Dans les pièces aussi, le développement du cinéma mènera à l'élimination de ce qui n'aura pas rapport à l'histoire. La peinture ne peut pas rivaliser avec le cinéma dans la représentation de l'éternel monde dans tous ses mouvements.

L'art moderne a abandonné l'essai et dirige l'harmonie de couleurs dans d'autres directions.

Un nouveau champ pour la musique a été créé par le cinéma. Le rapport entre les deux est rapproché, quoique encore dans son enfance.

Déjà, cependant, des partitions spéciales ont été composées pour des films, exprimant les émotions et incidents décrits sur l'écran.

Le rapport entre la musique et le cinéma fera de grands progrès de plus en plus serrés, en temps voulu.

Master Films Ltd ont inauguré leurs entreprises de films sous de bons auspices, en montrant deux productions qui possèdent de l'originalité et de grandes qualités.

Bonnie Mary, la première des deux, est un film inspiré par la fameuse ballade: *Bonnie Mary of Argyle* et nous montre les avatars d'une famille sur laquelle la haine s'est abattue dès le début de l'histoire.

D'exquis paysages écossais, un véritable triomphe de photographies, combinés de très bons acteurs, font de ce film un des plus intéressants des nouvelles éditions.

A peep behind the scenes, est une description des pérégrinations d'un acteur dans de mauvais jours, et les souffrances morales et physiques de sa femme, une personne de bonne naissance et de caractère doux. Beaucoup de vie, bonne photographie et bien joué, ce film est un bon échantillon de la production anglaise. Il est estimé que 20 millions de personnes ont lu cette merveilleuse histoire, il n'y a pas d'endroit en Angleterre où cette histoire n'a pas été achetée et lue.

Parmi la société était la vénérable auteur Mme Walton, âgée de 80 ans qui est encore très alerte, tant physiquement qu'intellectuellement, et qui s'est réjouie de la projection.

Une représentation privée a été donnée d'un film préparé pour le gouvernement, dont les copies ont déjà été envoyées pour des représentations locales dans nombre de provinces. Ce film compte les précautions à prendre pour éviter la grippe, illustre l'importance des docteurs et infirmières et autres spécialistes exposés à la contagion portant un masque. La valeur de cette précaution est montrée par l'expérience de San Francisco, où il a été prouvé que l'emploi des masques pendant neuf jours a fait cesser l'épidémie de grippe.

Le prince Axel de Danemark qui est à présent à Londres, en revenant de son voyage aux Etats-Unis, a fait une intéressante expérience à Los Angeles, quant il passa une journée au studio de Charlie Chaplin. Le prince et le fameux comédien furent bientôt en si excellents termes que le cerveau inventif de Charlie Chaplin inventa sur l'heure un scénario, qui fut tourné immédiatement devant l'appareil par Charlie et sa troupe enthousiasmée. Malheureusement, ce film impromptu ne figurera pas dans le répertoire du fameux acteur; le négatif de ce film est en possession du prince Axel.

Les « Nelson » film seront présentés à une audience spéciale de gens de mer, anglais et américains, à l'Alhambra, lundi prochain. J'ai entendu dire que l'Amirauté sera représentée à la présentation ce qui soulève un grand intérêt chez le public. M. Maurice Silvey montre ces films pour « l'International Exclusivités. »

LESTERLIN.

Contes du Cinéma

Histoire d'un marché qui n'était qu'un marché

Quand j'aurai dit que Capoura se mouchait avec sa langue, vous saurez tous que Capoura était une vache. Et si je dis vache, c'est parce que vache il y avait, et rien autre que vache.

Capoura était une petite vache basquaise qui se mouchait avec sa langue, parce que l'air du matin piquait le nez, que ces jeunes personnes ont fort délicat. Elle ne craignait pas, à proprement parler, l'air vif du matin, ayant été élevée sur une falaise de Bidart, où les brises du Golfe de Gascogne distribuent leur sel aigre et doux. Et sur Bidart, ça souffle. Vous préféreriez que j'aie choisi Espelette, Souraïde ou Cambo, dont les noms ont plus de grâce, mais je me dois à la vérité: la prairie qui, les trois quarts de l'an servait de domicile à Capoura et à deux de ses cousines, était à Bidart, entre la mer et le cimetière de Bidart, qui est si gentil.

Suivie de ses parrains, le fermier et son garnement, elle trotta dès l'aube sur la route d'Espagne et stoppa vers une heure honnête sur le foirail de Saint-Jean de Luz, où l'on vend du bétail tous les vendredis. Cela vous révèle qu'il était vendredi et que Capoura allait être vendue — sauf contre-ordre.

Alors se traduisit un grand événement.

Capoura, que des années de pâturage n'avaient pas induite en mélancolie et encore moins en réflexion, se mit à réfléchir dès qu'elle fut parquée, alignée, affichée.

Une immense tristesse posséda instantanément cette petite vache dont le seul but moral auparavant consistait à se rincer les dents avec de l'herbe. Et de la tristesse aux sommets de la philosophie, il n'y a qu'un cheveu. Nous sommes tous passés par là.

Les sonnailles chantaient dans le soleil. Les beuglements, les braiements se répondaient et se multipliaient à l'infini, comme un écho qui ferait des petits miraculeusement. La maison du curé assistait à ce brave spectacle avec sympathie, et l'odeur du poisson frit sortait des portes d'auberges.

Les Basques aux visages de bois — un collectionneur en eut acheté par douzaines — traitaient leurs affaires avec un tact de mimes. Ils ont les lèvres trop bien rasées pour jurer bruyamment.

Cette mise en scène, neuve pour elle, eut été l'éblouissant « début dans le monde » de Capoura — si tout cela vraiment eut été inédit.

Inédit? Elle venait de reconnaître le marché.

Il n'arrive pas à tous de retrouver ainsi un reflet de sa ou de ses existences passées. Et cela ne nous est donné que pour une seconde au plus, que l'on n'a pas le temps de noter, n'est-ce pas? Ou bien le réveil se fond dans une brume de rêve.

Capoura vit nettement ce qu'elle vit.

Le même soleil, les mêmes bruits, l'harmonie pareille

des visages fins et des paysanneries marines, et le même marché: Capoura avait donc été vendue déjà avant d'être Capoura.

Son nom d'alors? Capoura, puisque c'est le nom qu'elle se sentait dans le sang, au lieu de ce Coutoute dont le fermier Uriatz la baptisait.

La Capoura d'il y a des ans et des ans — mille, deux mille, trois mille, sait-on? — avait eu un maître aussi, et son maître l'avait vendue, sur une place, où on vendait de temps en temps par un matin de soleil. Ce n'est pas des vaches qu'on vendait alors.

Qui a dit que Capoura était une vache en ce vieux temps? Ni vache, ni basquaise, car le soleil et le ciel anciens étaient plus hardis encore que ceux de Saint-Jean de Luz. Les montagnes embrassaient mieux la flamme de l'aurore et la mer était saouée d'un bleu voluptueux que n'aura jamais l'Atlantique aux poussières d'argent. Où était-ce? O Méditerranée...

Le foirail ressemblait à celui-ci, mais au lieu de gravier il comportait de vastes pavés bien taillés et si blancs à la lumière qu'on les eût pris pour des miroirs. Et les jeunes femmes, groupées par lots, attendaient l'acheteur. Capoura, vierge svelte aux bras purs, était accroupie sur une loque bariolée, entre une juive compacte de vingt-cinq ans et une gamine impubère venue d'Egypte. Le marchand était n'importe qui.

Et voilà que, après bien des siècles, Capoura, aussi parfaite comme vachette basquaise qu'elle fut parfaite comme esclave grecque, s'offrait aux chalands de nouveau.

— Tant, proposa un passant.

— Non. Tant, dit le fermier.

Rien de changé.

Sur le marché de Smyrne ou d'Alexandrie, des hommes allaient et venaient aussi.

— Tant, proposait l'un.

— Non. Tant, disait le maître.

Et la grâce calme de l'Orient avait de ces mêmes gestes précis qui sont le charme des hommes basques. Même dans les vêtements, les tons clairs et délicats épousaient, là et ici, l'eurythmie des muscles.

— Tant, propose un passant,

— Non. Tant, dit le fermier.

Ce n'est pas encore celui-là qui se décide.

On avait vendu plus vite l'esclave vierge. Un jeune négociant, sans marchander, l'avait prise par la main et, deux heures après, elle lui servait de femme. Il l'avait emmenée sur un bateau d'où il faisait le trafic dans les îles, il lui avait appris la science de l'amour — et elle lui avait appris l'amour. Capoura vécut alors une belle histoire, et les belles histoires n'ont pas d'histoire. Quant à savoir comment cela

finit, nous n'avons pas à le savoir, les belles histoires ne finissent pas.

Mais c'était fini.

Fini ou non, puisque tout recommençait.

— Tant, propose un passant.

— Non. Tant, dit le fermier.

Le passant ne passe pas. Il hésite. Il regarde le front noir, les cornes distinguées et le jarret affiné. Il sourit dans la mesure où un Basque daigne sourire. Il est charmant.

Le soleil chauffe et l'illusion éclot. Quelle folie visite Capoura? Cet acheteur ressemble à l'acheteur d'autrefois. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Capoura qui le sent.

Pourquoi ne serait-ce pas lui? Tristan a bien retrouvé Yseult, malgré tous les paradoxes de la vie et des lois. Vous me direz que Capoura n'est pas Yseult. Eh bien! Capoura est Capoura, et ce n'est pas vilain. Et son rêve est encore moins vilain.

Comment s'appelait donc ce jeune homme de l'antique

histoire d'amour? Bah, c'était Lui. Et c'est lui. Ce grand garçon aux hanches souples et aux yeux gris-bleu la considère comme l'autre — puisqu'il est l'autre en personne. Sa tranquillité indique la fortune, sa bouche est indifférente et sans amour; et son cœur vide ne l'empêche pas encore d'être un excellent commerçant.

Il fait même ce geste de connaisseur qu'il fit jadis, au moment de conclure. Et il va sûrement poser sa main sur la tête de Capoura, entre les deux petites cornes, pour la décider sienne.

— Tant, répète le passant, comme tout à l'heure.

— Non. Tant, redit le fermier.

Le passant marque une moue et fait son métier de passant, lequel est de passer...

Capoura fut achetée très cher par une vieille fromagère d'Hasparren.

LOUIS DELLUC.

LES FILMS QUI NAISSENT

Ceux que mes yeux ont vus...

La Femme au secret

Décidément, c'est l'Amérique qui détient, en ce moment, le record du romanesque. Au cinéma, tout au moins. Oiseaux des îles, vaisseaux trois-mâts aux voiles gonflées par les vents alizés, naufrages et sauvetages, tout ce qui a charmé et charmera toujours notre imagination, c'est en Amérique et dans les films américains que nous le retrouvons désormais.

Voici même que la philosophie, chassée du reste de la terre par les guerres, se réfugie dans cet heureux pays.

Ils sont trois philosophes qui vivent au bord de l'Océan, à Laguna. Ils ont pour logis un phare. Philémon, Pierre et Bartholomé sont les derniers indigènes de Laguna, petite plage peuplée de récifs, qui est pourtant devenue une élégante station balnéaire. Les trois pêcheurs sont restés là en qualité de gardiens du phare de Laguna. Là, ils sont heureux autant qu'on peut l'être. Ils pêchent, jouent aux échecs, lisent la Bible et font marcher le gramophone, l'orgue et l'accordéon. Pas de femme. Une petite fille de cinq ans seulement, une naufragée qu'ils ont sauvée et recueillie.

La petite Noémi — c'est ainsi qu'ils l'ont nommée — grandit près d'eux. Ils l'élèvent tant bien que mal. Mais un jour elle tombe malade et alors ils la soignent plutôt mal que bien. Un succulent bifteack qu'ils lui offrent en pleine fièvre typhoïde dans la parfaite ignorance de la médecine, conduit la petite au trépas. Le docteur Carlyle arrive à temps pour la sauver. Mais il fait venir une garde-malade pour remplacer les pêcheurs zélés autant que maladroits. Miss Sumerville soigne Noémi avec d'autant plus de dévouement qu'elle reconnaît en elle son enfant naufragée, sa bien-aimée

petit Mirande... Elle ne dit rien toutefois. Elle est la femme au secret.

Bientôt Noémi et les trois pêcheurs ne peuvent plus se passer de cette jeune femme jolie, fine, qui met tant de charme dans leur intérieur rustique. L'un d'eux même, le plus vieux, l'austère Philémon lui offre de l'épouser. Elle refuse gentiment. Néanmoins, elle reste près de Noémi. Et tout cela est de très jolie comédie.

Mais voici le drame :

Un matin, Philémon reçoit l'avis de la visite de l'inspecteur des phares. Cette année c'est le capitaine Poyton, du vaisseau *Le Vautour*, qui doit faire l'inspection.

A cette nouvelle, Miss Sumerville s'évanouit, puis revenue à elle s'en va dans sa chambre préparer son départ. Les trois philosophes flairent un mystère.

Ils s'en vont surveiller l'arrivée du navire. Il fait gros temps. La tempête est déchaînée. Et voici que soudain, de la plage, ils voient le phare s'éteindre.

Ils voient même une silhouette rôder autour de la lampe à projections. Ils reconnaissent Miss Sumerville. C'est elle qui veut déchaîner la mort sur la mer. Pourquoi?

Mais tandis qu'ils reviennent en courant au phare, la petite Noémi est montée en cachette dans la tour à la recherche de sa chère Miss Sumerville et trouvant la lampe éteinte, l'a simplement rallumée.

Miss Sumerville est sommée par Philémon de dire la raison de son acte criminel. La pauvre femme avoue en pleurant qu'elle voulait seulement éloigner le navire, le forcer à regagner la haute mer.

Mais pourquoi, pourquoi?

Alors, Miss Sumerville conte son secret. Elle a été séduite jadis par le capitaine Poyton; celui-ci devait l'épouser et reconnaître son enfant, la petite Mirande. Il les emmena toutes deux en voyage. Le bateau fit naufrage. Mirande disparut, et l'infortunée mère apprit à son retour que son séducteur était déjà marié.

C'est pourquoi elle a voulu éloigner le bateau pour ne pas le revoir.

En plein récit, le capitaine Poyton apparaît, mais c'est pour disparaître aussitôt, quand il reconnaît Miss Sumerville...

Enfin, ce drame se termine en idylle. Le docteur Carlyle épris de la beauté et des nobles qualités de Miss Sumerville l'épouse et tout le monde est heureux, les époux, la petite Noémi et les trois vieux pêcheurs, les trois bons philosophes qui vivent sans passion, mais non sans joie.

De jolies vues maritimes, des éclairages nocturnes pleins de poésie; la vie du phare à projections tournantes, qui à elle seule est un attrait; une petite comédienne de cinq ans, jolie, et dont le jeu pathétique arrache des larmes; et ces trois philosophes, ces trois sages dont la vie rustique est la représentation même du bonheur...

L'Hôtel du Grand Boucan (film comique)

Si l'on peut reprocher parfois quelques longueurs aux scènes des comédies sentimentales ou des drames, il n'en

VOULEZ-VOUS AVOIR LA VEINE ? ACHETEZ LE FÉTICHE CHINOIS "Chinoise Good Luck Charm"



POLAK Aîné

Jailier, 18, rue de la Paix, PARIS

NICE - VICHY - OSTENDE - NICE

Achète au plus haut cours : Perles, Brillants, Pierrres Couleurs

est pas de même des films comiques. Quelle allure! On court la poste. Cette expression ancienne ne suffit même pas. Pour traduire le mouvement accéléré qui nous emporte, il faudrait dire plutôt que nous sommes en quatrième vitesse. Et le fou rire nous secoue. Encore un peu, et c'est la crise de nerfs.

Tous les acteurs de *L'Hôtel du Grand Boucan* semblent y être en proie. Cela dure vingt-cinq minutes et nous avons vu gravir et dégringoler tant d'escaliers, escalader tant de murailles, fait tant de chutes, distribué ou reçu tant de coups de poings et de pieds, tiré tant de coups de revolver que nous restons là tout pantelants.

L'Hôtel du Grand Boucan est un hôtel américain. Téléphone, électricité, télégraphe, eau chaude, eau froide, appareil à douche.

Parmi les voyageurs, le comte de la Panade et le couple Giadola en voyage de nocces. J'aime ce mari très américain qui emporte dans sa valise, à travers les colifichets de madame, trois paires de pistolets qu'il décharge avec fréquence: pour commander le petit déjeuner, gourmandiser le garçon ou faire rectifier l'addition par le caissier.

Mais voici que la belle Giadola est somnambule. Nous allons connaître la sensation du vertige. Car la belle Giadola, comme toutes les somnambules qui se respectent, va se promener sur les toits. Et comme nous sommes à New-York, ces toits sont des toits de *gratte-ciel*! Nous voilà bien près de la pâmoison. Heureusement, Giadola se réveille juste à temps pour tomber dans les bras de son époux qui s'apprêtait à décharger ses six pistolets sur le comte de la Panade, parti à la poursuite de la belle. Chacun rentre dans sa chambre et s'endort, alors que le spectateur est encore tout secoué d'émotion.

Louise LAURE-FAVIER.

Ah! ces typos!

Deux malencontreuses coquilles se sont glissées dans la composition du dernier article de notre collaboratrice Mme Faure-Favier.

Dans une phrase consacrée à M. Lagrenée, il faut lire *Ainsi la supériorité de l'interprétation a sauvé* et non *Aussi la supériorité de l'interprétation a trouvé*. Plus bas, lire *ennuyeuse* et non *ennuyante*.

Exploitants!

Voulez-vous gagner de l'argent en amusant votre clientèle par la PUBLI-CINÉ.

Ecrivez-nous.

WELSH PEARSON & C^{ie}

LES GOSSES DANS LES RUINES

Tiré de la célèbre pièce de POULBOT et P. GSELL

INTERPRÉTÉ PAR :

Mlle Emmy LYNN, Mlle Simone PRÉVOST, Mme JALABERT,
M. Georges COLLIN

Longueur approximative 780 mètres — 3 Affiches — Photos

WELSH PEARSON & C^{ie}

Le Loup et le Cochonnet

PIÈCE A TRUC

Longueur approximative 150 mètres

WELSH PEARSON & C^{ie}

LE CAPITAINE AU LONG COURS

Comédie dramatique interprétée par

William RUSSELL et Miss Francelia BILLINGTON

Longueur approximative 1.525 mètres — 2 Affiches — Photos

Ces fils seront présentés le Mardi 18 Février à 2 heures au "CRYSTAL PALACE", 9, rue de la Fidélité, (Métro : Gare de l'Est)

En location aux :

CINÉMATOGRAPHES HARRY
158 *ter*, Rue du Temple, Paris

TÉLÉPHONE : ARCH. 12-54
Ad. TÉL. HARRYBIO-PARIS

Région du Midi
7, Rue de Noailles
MARSEILLE

Région du Centre
8, Rue de la Charité
LYON

Algérie-Tunisie-Maroc
6, Rue d'Isly
ALGER

Région du Sud-Ouest
40, Rue Poquelin-Molière
BORDEAUX

Région du Nord
30, Rue Le Peletier
LILLE

Belgique
97, Rue des Plantes
BRUXELLES



Lundi 14 Février, au Gaumont-Théâtre, à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 14 Février

Gaumont-Actualités n° 8., 200 mètres environ.

Livable le 14 Mars

Tih-Minh, « Gaumont », 6^e épisode : *Oiseaux de Nuit*, ciné-roman d'aventures, de MM. Louis Feuillade et Georges Le Faure, affiches, photos, 760 mètres.

Les Deux Orphelins, « Film Pallas Exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie sentimentale interprétée par Vivian Martin, affiches, photos, 1.500 mètres.

Dunkerque en Avion, « Gaumont », Service Cinématographique de la Marine Française, documentaire, 90 m.

Livable le 21 Mars

Tih-Minh, « Gaumont », 7^e épisode : *l'Evocation*, affiches, photos, 650 mètres.

La Sirène, « Film Arcraft, Exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), drame interprété par Lina Cavalieri, affiches, photos, 1.380 mètres.

Théâtre et Vagabondage, « Comédies Christies, Exclusivité Gaumont », comédie comique, affiche, photos, 300 mètres.

* *

Lundi 17 Février, à Majestic, à 14 heures

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE

Livable le 21 Mars

Les Industries du Jura, « Eclipse », documentaire, 110 mètres.

La Muraille qui pleure, « Phocéa », drame, 1.190 m.

Comme au Cinéma, « Jyce », comédie interprétée par la petite Simone Genevois, 635 mètres.

Maggie danseuse, « Triangle », comique, 500 mètres.

* *

Lundi 17 Février, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 21 Mars

Les Faux Monnayeurs, « A. G. C. », drame, 380 m.

Gazelles sacrées du Parc de Nara, « A. G. C. », plein air, 112 mètres.

L'envers de la Fête, « A. G. C. », comédie dramatique, 1.600 mètres.

Boby marin, « A. G. C. », scène à trucs, 150 mètres.

Charlot apprenti, « A. G. C. », comique en deux parties (réédition), 640 mètres.

Hors la Loi, « A. G. C. », drame en cinq parties interprété par Munroe Salisbury et Miss Ruth Clifford, 1.500 m.

La Visite de l'Auxi, « A. G. C. », comique, 295 mètres.

La petite Femme de Paille, « A. G. C. ».

Les amours d'enfance sont impérissables; en voici encore la preuve.

C'est toute jeune que Jane eut le malheur de devenir orpheline. Pendant la douloureuse maladie de sa mère, elle n'avait eu que la franche amitié d'un petit garçon qui lui avait juré, dans son innocence, que plus tard, quand il serait grand, il l'épouserait.

Mais des années ont passé. Les événements ont séparé les deux enfants qui, tous deux, ont suivi leurs destinées.

Elevée dans un monde plus élevé que son rang, Jane, quoique sans fortune, ne pouvait arriver à fixer son choix et à accepter un parti quel qu'il soit.

Excédée par ces lenteurs, la tante de Jane, lasse aussi de l'avoir à charge, lui présente un dernier parti et, habilement, arrive à faire croire au jeune homme qu'il est aimé en silence et sans aveu par Jane. Le mariage a lieu, et ce n'est que lorsqu'il est célébré que Jane s'aperçoit de quelle duperie elle a été l'enjeu innocent.

Elle décide de fuir et d'abandonner son mari qu'elle n'aime pas, qu'elle n'a jamais dit aimer.

Et la voici cherchant une place pour subvenir à ses besoins, ne voulant rien accepter de son mari, ni aide, ni protection. Lui, par contre, la suit comme un bon ange gardien et arrive à la sauver d'un mauvais pas.

Employée en qualité de gouvernante dans une riche famille et connue sous son seul nom de demoiselle, Jane voit certain jour arriver son mari. Elle croit qu'il courtise la jeune fille dont elle est la gouvernante et finalement surprend un complot et manque de faire échouer un enlèvement où elle croit que son mari joue le rôle du séducteur.

Le mari avait seulement prêté la main à cet enlèvement, après mariage clandestin.

Et c'est ainsi que Jane s'aperçoit que, quoique restant fidèle à son ami d'enfance, qu'elle attend toujours, elle est bien sur le point d'aimer son mari... qui, à la vérité, n'est autre que le cher petit ami d'enfance qu'elle a toujours attendu et désiré.

* *

Mardi 18 Février, à 10 heures, au Pathé-Palace

32, boulevard des Italiens

PATHÉ

Livable le 21 Mars

Programme n° 12

Madame et son Filleul, Pathé », comédie interprétée par Prince-Rigadin et Mlle L. Mareil, 2 affiches, 1.400 m.

Qui est coupable ? « Consortium », drame interprété par Anna Nilsson et Tom Moore, 1 affiche, 600 mètres.

Sur la Gave : Lourdes et Pau, « Pathécolor », coloris, 140 mètres.

Pathé-Journal.

* *

Mardi 18 Février, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Les Gosses dans les Ruines, « Harry », tiré de la célèbre pièce de Poulbot et P. Gsell, interprété par Emmy Lynn et M. Georges Collin, 3 affiches, photos, 780 mètres.

Le Loup et le Cochonnet, « Harry », scène à trucs, 150 mètres.

Le Capitaine au long cours, « Harry », comédie dramatique interprétée par William Russell et Miss Francis Billington, 2 affiches, photos, 1.525 mètres.

Mercredi 19 Février, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livable le 28 Mars

Combat aérien, « M. N. I. », plein-air, affiches, photos, 400 mètres.

L'Agonie de Pompéi, « Pasquali », reconstitution dramatique à grand spectacle, affiches, photos, 1.500 mètres.

Lolotte en société, « L. Ko », comique, affiche, 363 m.

Livable le 21 Février

Aubert-Journal, 150 mètres.

L'Orage, « L. Aubert », drame de la vie en quatre actes. Marc Probert, jeune ingénieur, poursuit avec acharnement la découverte d'une nouvelle formule applicable à l'exploitation des minerais aurifères.

Marié depuis quelques années, il adore sa femme Simone et ses deux enfants, Estelle et Jean. Ce soir-là, Marc Probert est retenu dans son laboratoire près de ses contremaitres et de ses préparateurs. Malgré ses préoccupations scientifiques, il n'oublie pas qu'il a promis à sa femme le matin même, de lui offrir quelques divertissements dans la soirée; fidèle à sa promesse, il prie un de ses amis, G. Leroy, riche, oisif et veuf, de vouloir bien accompagner sa femme.

Leroy accepte avec empressement. Il vient chercher en brillant équipage la jeune femme et tous deux, en excellents camarades, vont passer la soirée au théâtre et souper dans un restaurant mondain.

Leroy reconduit Mme Probert chez elle. Mais un peu surexcité par le fin souper, grisé par le charme de la jeune femme, il emploie un honteux subterfuge. Il réussit en sortant à fausser la serrure de la porte d'entrée. Il renvoie son équipage et quelques minutes après, pénètre dans la chambre de Simone.

La jeune femme reposait sur son sofa. Elle crut que son mari rentrait, et peut-être la confusion eut elle été favorable au projet de Leroy, si, en cet instant même, Marc Probert, fatigué de ses travaux du jour, ne fut entré pour saluer sa femme avant de s'en aller coucher. Son étonnement et sa colère n'eurent point de limites et, malgré les protestations indignées de Simone, il décida que dès le lendemain, ils se quitteraient pour toujours.

Dix huit ans ont passé. Marc Probert est revenu habiter cette ville où il a tant souffert autrefois; son fils Jean vient de sortir du collège.

Pendant que Probert établissait les bases de sa fortune en de lointaines contrées, Simone élevait sa fille avec une tendre sollicitude. Malgré la dignité de sa vie, ses ressources s'étaient épuisées. Pour vivre et marier sa fille, elle fut obligée de prendre la direction d'une maison de jeux. Un soir, deux jeunes gens vinrent passer la soirée à la maison des Miroirs; ces deux étudiants étaient Jean Probert et son meilleur camarade de l'Université, Léonce Leroy.

Ce même jour, la fille de Simone quittait le pensionnat et, malgré la défense de sa mère, Estelle pénétrait dans les salles de jeux. Jean se sentait attirer vers cette jeune fille qu'il ignorait la veille par une incompréhensible sympathie. Léonce Leroy fut également charmé de cette rencontre.

La réputation de la maison des Miroirs était douteuse; Marc Probert interdit à son fils d'y retourner jamais.

Le souvenir du passé assiégeait sa pensée, il retrouvait

les lettres d'autrefois. Un bijou précieux que Simone lui avait offert dans les premiers mois de leur mariage avait ses regrets.

Ce bijou, il le donna un jour à son fils qui l'implorait, afin qu'il l'autorisât à demander la main d'Estelle. Il demandait à Mme Probert qui cachait sa personnalité depuis qu'elle dirigeait la Maison des Miroirs sous le nom de Simone Derval, de lui permettre d'espérer qu'un jour Estelle serait sa femme. Tout à coup, Simone reconnut au doigt de Jean Probert le bijou qui lui rappelait de tendres et lointains souvenirs. Elle comprit quel sentiment rapprochait Estelle et Jean. Tous les deux étaient ses enfants.

Furieux que ses ordres fussent méconnus, Marc Probert se rendait à la Maison des Miroirs; son étonnement fut sans borne d'y retrouver Jean dans les bras de sa mère.

Dans une scène véhémente, il reprochait à la malheureuse femme d'entraîner son fils.

Calme et douloureuse, Simone racontait sa vie difficile depuis qu'il l'avait quittée. Combien elle avait souffert de son abandon. Comment elle était obligée de travailler pour vivre et faire vivre sa fille. Elle le suppliait d'obliger Leroy à lui dire la vérité sur les événements du passé qui avaient broyé leurs cœurs, leur mutuelle affection, tout leur bonheur.

Leroy simplement avouait sa faute en termes émus, il réussissait à convaincre Marc Probert de l'innocence de sa femme.

Léonce Leroy aimait Estelle, il prouvait la sincérité de son amour, il l'épousait. Marc Probert pardonnait et oubliait le passé dans l'immense joie de les retrouver tous et pour toujours.

* *

Mercredi 19 Février, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSSENHOVEN

Livable le 14 Mars

Une étrange Aventure, « Phillips Film », drame oriental, d'après le célèbre roman *She*, de l'auteur anglais Ridder Hagard, interprété par Mme Alice Delysia, 1.575 mètres environ.

Scènes pittoresques à Mansland, « Albion », plein-air, 294 mètres.

Avec nos Bébés, « Albion », documentaire, 156 mètres.

* *

Samedi 22 Février 1919, à 2 h. 1/2, 27, rue de l'Entrepôt
Chambre Syndicale de la Cinématographie

S. A. M. FILMS

Clairette, « Ambrosio », comédie dramatique, 2 affiches, photos, 1.700 mètres.

FILMUS-LOCATION

Calomnies, « Ivan », drame mondain, 3 affiches, photos, 2.100 mètres.

UNE GRANDE DATE
dans l'Histoire du Cinéma

UN GRAND FILM

*Mis en Scène par un Français
et tourné par des Français*

CHRISTOPHE
COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, 10

PARIS